

# *Un sourire malicieux éclaire son visage*

Christelle Lheureux, 1h 15, 2009

Présentation du film par Emeric de Lastens  
le 28 février 2010 au Centre Pompidou

L'œuvre déjà conséquente de Christelle Lheureux, films et installations confondus, s'attache entre autres à la mémoire collective léguée par le cinéma, ses corps et ses récits sur lesquels nous avons projeté nos affects. Moins par le remploi direct que par l'évocation et la transfiguration indirecte de cet imaginaire, ses films élégiaques y trouvent la source d'une poésie de la réminiscence, comme l'énonce le titre programmatique de l'un de ses premiers opus, *Un Film pour penser à d'autres* – d'autres films, mais l'on peut aussi entendre « penser aux autres », le film comme lien imaginaire, lieu d'un partage sensible. Ainsi, *Non ricordo il titolo* (2008) mettait en scène une rencontre rêvée entre Ingrid Bergman et Marcello Mastroianni incarnés par des sosies, sur



les pentes lunaires de Stromboli, la majesté des travellings et des fumerolles faisant osciller entre la présence et l'absence ce dialogue au conditionnel passé (ils ne jouèrent jamais ensemble), un peu à l'image de la temporalité vaporeuse de *L'Année dernière à Marienbad*.

*Un sourire malicieux...*, son premier long métrage, voit un jeune homme errant dans une forêt nocturne décrire *Les Oiseaux*, tandis que l'accompagnent la scripte, avec laquelle il entame comme une ronde suspendue à ses lèvres, et la bande-son du film d'Hitchcock, épousant son monologue. Se tissent alors de « malicieuses » correspondances, jamais sur le mode de l'imitation, entre les images virtuelles portées par le son et ce tournage doucement mis en abyme : ainsi les attaques des oiseaux figurées par celles de la lumière des projecteurs perçant l'obscurité et plongeant sur le couple.

On est ici loin des multiples remplois et remises en scène du maître du suspens, qui ont fini par constituer un genre en soi des croisements entre films et installations, cinéma et art contemporain (Douglas Gordon, Pierre Huyghe, Müller et Girardet, Brice Dellspenger à partir des relectures de De Palma, etc.), loin de ces démarches analytiques, iconoclastes ou fétichistes. Si le motif des oiseaux affleure par quelques incises drôles et poétiques (animation enfantine, homme au masque d'oiseau, ombres volantes subliminales sur un écran blanc), le rapport entre les « images sonores » des *Oiseaux* et cette douce ballade de nyctalopes rappelle celui opéré par Duras entre *India song* et *Son nom de Venise...* La remémoration virtuelle d'un film aux images connues de tous produit d'étranges rémanences mentales, un déplacement muant l'évocation orale en rituel d'invocation, la nuit solitaire en salle obscure, les obsédantes figures hitchcockiennes en madeleines de Proust, moyens plutôt que fins d'une forme portée sur l'apparition et l'aura.

Un film réincarné, une forêt plongée dans la nuit noire, le visage du jeune homme parfois juste éclairé d'un briquet, comme sorti d'un de *La Tour...* Il n'est pas inutile enfin de rappeler que Christelle Lheureux a travaillé à plusieurs reprises avec Apichatpong Weerasethakul, et qu'elle partage avec lui, sinon une croyance en la réincarnation des êtres, du moins en celle des images, ces fantômes persistants du cinéma qui hantent nos pas et nos pensées, nos jours comme nos nuits.